
Autour de l'Afghanistan contemporain

Delphine Deschaux-Beaume



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18494>

DOI : 10.4000/conflits.18494

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 26 décembre 2012

Pagination : 141-143

ISBN : 978-2-336-00248-4

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Delphine Deschaux-Beaume, « Autour de l'Afghanistan contemporain », *Cultures & Conflits* [En ligne], 87 | Automne 2012, mis en ligne le 26 décembre 2012, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.18494>

Creative Commons License

Autour de l'Afghanistan contemporain

Delphine DESCHAUX-BEAUME

Delphine Deschaux-Beaume est maître de conférences à l'Université Pierre Mendès France (Grenoble) et chercheure au CESICE (Centre d'études sur la sécurité internationale et les coopérations européennes).

En matière de conflit afghan, l'actualité la plus récente ¹ vient renforcer le constat d'échec de la stratégie qui consistait à « gagner les cœurs et les esprits » en Afghanistan, et d'en faire un État viable et en sécurité ². Depuis le conflit soviéto-afghan, et plus encore depuis la guerre déclenchée en 2001, ce conflit alimente à ce titre une abondante littérature. Qu'il s'agisse d'ouvrages géopolitiques ou stratégiques ³, de témoignages engagés ⁴, ou encore d'ouvrages sociologiques visant à saisir le phénomène taliban et l'islamisation du « terrorisme afghan » ⁵, la littérature sur le contexte du conflit afghan est pléthorique. Dès lors, pourquoi s'attacher à deux ouvrages parus en 2011 traitant une fois de plus du « problème afghan » ? Les ouvrages de Michael Barry et de Pierre Micheletti sont intéressants à plusieurs titres, et notamment de par leur parti pris analytique ⁶. Dans les deux cas, l'enjeu n'est pas d'axer l'analyse

1. La mort fin février 2012 à Kaboul de conseillers américains à l'œuvre au sein des administrations locales afghanes afin de les « tutorer » en vue du prochain retrait des forces de la coalition occidentale annoncé pour 2014, l'autodafé de corans par des soldats américains sur la base de Bagram, et le meurtre de 16 civils afghans fin mars 2012 par un soldat américain à Kandahar constituent les événements les plus récents de cette actualité.
2. Cette expression évoque notamment le type d'approches promues par les généraux Lyautey et Gallieni et appliqué dans le contexte de l'œuvre de pacification de l'armée française auprès des populations locales dans leurs campagnes respectives au Maroc (1907-1912) et à Madagascar (1896-1905).
3. Pour ne citer que quelques exemples français et anglo-saxons récents : Chaliand G., *L'Amérique en guerre : Irak-Afghanistan*, Paris, Éditions du Rocher, 2007 ; Chaliand G., *L'Impasse afghane*, Paris, Éditions de l'Aube, 2011 ; Williams M. J., *The Good War: NATO and the Liberal Conscience in Afghanistan*, New York, Palgrave, 2011.
4. Cf. Le Nen N., *Task Force Tiger - Journal de marche d'un chef de corps français en Afghanistan*, Paris, Economica, 2010 ; Merchet J.-D., *Mourir pour l'Afghanistan. Pourquoi nos soldats tombent-ils là-bas ?*, Paris, Jacob-Duvernay, 2010 [2^e éd.].
5. Cf. notamment Rashid A., *Taliban: The Power of Militant Islam in Afghanistan and beyond*, Londres/New York, Tauris, 2010 ; sans oublier le classique Roy O., *L'Afghanistan : islam et modernité*, Paris, Seuil, 1985.
6. Barry M., *Le Royaume de l'insolence. L'Afghanistan 1504-2011*, Paris, Flammarion, 2011 [1^{ère} éd. : 1984, sous le titre *Le Royaume de l'insolence. La résistance afghane, du grand moghol à*

sur la recrudescence de la violence armée exercée par des factions sub-étatiques et le mouvement taliban, mais bien plutôt de s'intéresser aux particularités tant anthropologiques que géopolitiques et socio-politiques de l'Afghanistan contemporain afin de saisir pourquoi le conflit, loin d'évoluer vers une solution politique pacifiée, semble reconduire l'impasse rencontrée par l'empire britannique entre 1842 et 1880 puis par les Soviétiques en 1986. Ces deux ouvrages offrent au lecteur des points de convergence (tant par la trajectoire professionnelle de leurs auteurs que par une formulation de constats et de propositions similaires), tout en empruntant des méthodologies différentes.

Le premier élément de convergence entre ces deux ouvrages est le profil de leurs auteurs, tous deux à la fois universitaires et praticiens de l'action humanitaire de longue date. Après avoir longtemps vécu en France, en Iran et en Afghanistan, Michael Barry enseigne actuellement à l'université de Princeton. Spécialiste de littératures et d'art du monde musulman médiéval, il puise sa connaissance du terrain afghan de ses nombreuses missions sur place : d'abord observateur pour la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme de 1979 à 1985, puis coordinateur des missions de Médecins du monde de 1986 à 1989 et de 1992 à 1994, il a ensuite été consultant des Nations Unies entre 1989 et 1991, puis envoyé spécial de Bernard Kouchner à Kaboul en 1994-1995, à la veille de la guerre civile qui allait porter les Talibans au pouvoir. De son côté, Pierre Micheletti, médecin de santé publique et praticien de la médecine humanitaire sur le terrain pendant plusieurs années en Afrique, en Asie et en Amérique latine, a été respectivement directeur des programmes de Médecins du monde-France en 1996, membre du bureau national en 2003, puis président de l'ONG internationale en 2006. Doté en outre d'un profil académique, il a enseigné l'éthique de l'action humanitaire à l'Institut catholique de Paris, avant de devenir professeur associé à l'Institut d'études politiques de Grenoble où il codirige le master « OIG-ONG ».

L'autre élément qui rapproche ces deux ouvrages est une volonté similaire de rendre compte des multiples dimensions (économique, culturelle, religieuse, ethno-politique, géopolitique) qui complexifient le conflit afghan actuel et rendent sa résolution improbable, malgré le retrait annoncé des troupes de la coalition internationale en 2014. Ils s'interrogent en effet sur la résistance de l'Afghanistan face aux tentatives d'instauration d'un État centralisé par la communauté internationale.

Michael Barry, de son côté, propose une analyse en profondeur, sur le temps long, pour comprendre ce qu'il nomme le « Yagesthan », soit littéralement le Royaume de l'insolence. À l'appui d'un corpus impressionnant de

[*l'invasion soviétique*] ; Micheletti P. (dir.), *Afghanistan. Gagner les cœurs et les esprits*, Grenoble, PUG, 2011.

sources historiques, il montre que ce phénomène de résistance à tout essai de centralisation du pouvoir en Afghanistan date en réalité de la fondation du premier royaume afghan au Moyen Âge. Remontant à 1504, l'ouvrage tire ainsi le fil de l'histoire afghane pour démontrer que les populations y vivant à l'époque auraient partagé avec les Afghans contemporains une même tradition culturelle ⁷ : le ménagement de la rivalité entre les chefs ou seigneurs locaux et leur réconciliation, pouvant aller jusqu'à la *vendetta*. L'essor actuel des bastions talibans, dont il faut bien préciser l'hétérogénéité, n'est donc guère surprenant pour Barry. En outre, il confronte cette tradition culturelle aux velléités impérialistes des puissances à travers l'histoire, formalisées à travers le « Grand Jeu » anglo-russe au XIX^e siècle, et qui se poursuivrait aujourd'hui entre les États-Unis, l'Inde, le Pakistan et la Chine ⁸. Michael Barry adopte donc une analyse chronologique, que l'on pourrait critiquer pour son statisme, dont le fil directeur est non seulement la dimension géopolitique de la situation afghane (l'Afghanistan est représenté depuis le XIX^e siècle par les puissances occidentales comme un État-tampon entre les grands empires d'hier, entre les puissances occidentales et les puissances asiatiques émergentes d'aujourd'hui) mais aussi les trois principales caractéristiques anthropologiques afghanes qui véhiculent cette histoire que Michael Barry tend à lisser : « les solidarités ethniques ou tribales ; les hiérarchies villageoises ; l'islam ⁹ ». Une autre critique pourrait être formulée à l'égard de cette somme d'histoire et d'anthropologie de l'Afghanistan : malgré sa réactualisation en 2011, l'ouvrage reste très focalisé sur la période soviétique (1979-1986), que l'auteur a d'ailleurs vécue de l'intérieur. Bien qu'elle permette d'éclairer les racines de l'actuel conflit afghan, cela transforme certains passages de l'ouvrage en plaidoyer antisoviétique qui paraît sensiblement anachronique au lecteur d'aujourd'hui.

L'ouvrage collectif de Pierre Micheletti, par ailleurs, explique également cette persistance du conflit afghan par l'existence de « logiques de fond ou des intérêts particuliers agissant comme de puissants ingrédients qui entretiennent le conflit ¹⁰ ». L'analyse est ici plurielle et interdisciplinaire, convoquant des regards d'historiens, d'anthropologues, de politologues, de géopoliticiens aussi bien que d'humanitaires et de journalistes. La problématique de l'ou-

7. Gilles Dorronsoro a proposé une perspective critique vis-à-vis de cette théorie culturaliste qui présente une culture afghane intemporelle et conduit à réifier comme unitaire un faisceau de traditions locales afghanes enchevêtrées. Il tend, contrairement à Barry, à montrer que l'Afghanistan fait aujourd'hui face à une forte demande d'État, et que la faillite des structures étatiques actuelles explique ainsi en partie le succès des Talibans ces dernières années. Dorronsoro G., « Après les Taleban : fragmentation politique, hiérarchie communautaire et classes sociales en Afghanistan », in *Cultures & conflits*, n°44, 2001, pp. 152-172.

8. En transposant ainsi une situation historique donnée (le Grand Jeu) à la situation actuelle de l'Afghanistan, Michael Barry souligne *de facto* sa conception statique de l'histoire et prête ainsi le flanc à la critique : n'y a-t-il pas là un risque de réification venant geler la lecture possible du conflit afghan ?

9. Barry M., *Le Royaume de l'insolence*, op. cit., p. 52.

10. Micheletti P., *Afghanistan. Gagner les cœurs et les esprits*, op. cit., p. 22.

vrage embrasse ainsi des enjeux aussi divers que le rôle des États voisins dans le maintien du *statu quo* conflictuel, les failles de l'intervention internationale, le dilemme de l'action humanitaire en terrain afghan, l'enjeu de la drogue et du narcotrafic, notamment.

Si la méthode diverge de celle de Michael Barry, plus académique dans son style et dans le déroulement de sa réflexion, l'intérêt majeur du rapprochement entre ces deux ouvrages est de voir que les conclusions, elles, convergent. L'impuissance de la coalition internationale à endiguer durablement l'insécurité et la violence en Afghanistan résulte de la conjonction de facteurs multiples, puisant tous leurs sources dans la méconnaissance d'une des formes de culture afghane mettant au centre des relations d'autorité les chefs locaux : en ne leur laissant pas la place nécessaire au sein de l'État afghan, construit selon des critères occidentaux qui ne font pas sens pour les populations locales et gangrené de surcroît par la corruption au plus haut niveau, la coalition internationale s'est privée de relais internes, perçus comme nécessaires par la coalition internationale pour « gagner les cœurs et les esprits ». En outre, en ne prenant pas en compte le jeu des États voisins, dont le destin est intimement lié à l'Afghanistan par les flux de réfugiés pachtounes au Pakistan et chiites (Hazaras notamment) en Iran, en ne coordonnant pas suffisamment les efforts des différents acteurs de terrain (humanitaire, militaires, forces de sécurité locales) et en ne se donnant pas d'objectifs stratégiques clairs et collectifs, l'histoire du conflit se reproduit, tragiquement alimentée de l'intérieur et de l'extérieur, faisant de l'Afghanistan un « pays de l'éternité en guerre ¹¹ ».

11. Roy O., *Afghanistan. L'éternité en guerre*, Paris, Éditions de la Nef, 1986.